

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 26

Artikel: Encore les cousins de la ville
Autor: Suzette
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221913>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



ET MAINTENANT ?...

Le samedi 27 novembre 1926, notre ami bien regretté Julien Monnet, l'animateur et le soutien du *Conteur Vaudois*, celui qui apportait de la façon la plus désintéressée tous ses soins à la rédaction de son cher journal, celui qui en était le porte-drapeau, écrivait sous le titre « Consultation » les lignes suivantes :

« ...Les fondateurs du *Conteur* pensaient, en lui donnant le jour, que ce petit journal, tout modeste, comblait une lacune. Ils ne se trompaient point, le succès de ses débuts en est un irréfutable témoignage. Ses collaborateurs étaient alors nombreux et chose précieuse, désintéressés. On pouvait alors s'accorder ce luxe ; les conditions de la vie, en ce temps-là, le permettaient. A présent, personne n'a plus le moyen de travailler pour le roi de Prusse, pour le seul honneur. Il faut vivre, et sans excès ni flaffla, faire argent de tout ; en tout bien tout honneur, c'est entendu. »

« Le *Conteur* eut nombre de belles années ; il jouissait dans notre canton et contrées environnantes d'une popularité qu'il s'efforçait de mériter et d'affermir. On prisait fort ses articles historiques, ses articles humoristiques et ses bouteades, d'une gaîté toujours de bon aloi. On aimait particulièrement ses articles en patois. Plusieurs comprenaient et même parlaient encore ce savoureux langage, qui disparaît peu à peu et ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Les personnes âgées s'intéressent encore au *Conteur* ; il en est même qui ne pourraient s'en passer et qui, chaque samedi, l'attendent avec impatience. Mais leurs rangs s'éclaircissent de plus en plus. Quant aux jeunes, il semble que leurs pensées, leurs aspirations soient ailleurs. La roue a tourné... »

Dès lors que faire ? disait Julien Monnet. Et vaillamment il faisait appel aux amis de son journal pour arriver à augmenter le nombre des abonnés, seul moyen de le faire vivre.

Son appel a été entendu dans une mesure suffisante pour que les vides créés par les décès et les départs soient compensés par les nouveaux abonnés.

Mais aujourd'hui que Julien Monnet n'est plus, que le porte-drapeau est tombé au champ d'honneur ayant courageusement fait son devoir jusqu'à son dernier souffle, ceux qui restent sont désespérés.

Quelques amis du *Conteur Vaudois* se sont réunis pour envisager la situation et y faire face. Plusieurs voix sympathiques se sont fait entendre, ont dit en leur nom et au nom de nombreux lecteurs le chagrin qu'ils éprouveraient à voir disparaître le *Conteur Vaudois*.

D'autres ont laissé entrevoir leurs appréhensions, leurs craintes et répété ce que disait Julien Monnet le 27 novembre 1926 et ce qu'il a souvent exprimé dans le cercle des amis du *Conteur* : Le *Conteur Vaudois* a fait son temps, les amis du patois disparaissent ; la jeunesse recherche d'autres distractions que la lecture de notre petit journal, le *Conteur Vaudois* ne vit que grâce au parfait désintéressement de ses collaborateurs qui travaillent gratuitement ou se contentent de rétributions les plus modestes. En toutes autres circonstances les comptes boucleraient par de forts déficits. Dans ces conditions, les jours du *Conteur* sont comptés, disent-ils. Mieux vaut le

voir suivre son rédacteur, dignement, que de sentir ce brave journal péricliter et s'éteindre faute de ressources et d'abonnés.

Pourtant l'intérêt considérable qui s'est manifesté parmi les amis du *Conteur* a été tel qu'il s'est trouvé trois hommes de dévouement qui ont bien voulu consentir, en collaboration avec l'imprimeur, à assurer la parution régulière du *Conteur Vaudois*.

Ces trois braves citoyens sont Marc à Louis, Jean des Sapsins et Pierre Ozaire. Honneur et merci à ce vaillant trio !

L'expérience sera tentée jusqu'à la fin de l'année, date de l'échéance de la plupart de nos abonnements. Si d'ici là cette collaboration se révèle efficace, si elle est appréciée des chers lecteurs du *Conteur Vaudois* et si les ressources du *Conteur*, si le nombre de ses abonnés peut être augmenté des 200 à 300 nouveaux qui sont nécessaires pour boucler sans perte les comptes annuels, eh bien, forts de ces encouragements, les amis du *Conteur* tiendront haut le drapeau et assureront le maintien du *Conteur Vaudois*. Qui nous aime, nous aide !

Sinon... notre brave petit journal ira rejoindre au musée du Vieux Lausanne les reliques des temps passés et servira pour nos successeurs de modèle d'un journal qui a cherché à symboliser la race, l'histoire, le parler, les mœurs du bon pays de Vaud. Et on lui gardera fidèle et reconnaissante mémoire !

Les amis du « *Conteur Vaudois* ».



L'ARTSE A NOE

Dza du bin queaque dzor lo teimps l'étai tot ná.
Lo bon Dieu l'avái de à Noé : « L'armâna
Dão « Messager boitux » ie prizde dái z'éludzo,
Dái tourneur, dáo veint, dái rolhie, on déludzo.
Que dâvant comeinefi lo dzor de Saint-Médâ
Et dourâ sein botsi six senanne plie tâ.
Té fuit dan tot astout té fère 'na barquetta
Quemet stausse que l'ant pè Outsy, elliao liquette !
Mâ oquie de plie gros que poussé supportâ
Dái pâlo, dái parâi, on tâi, on galata.
Dein ellî l'artse on meîtra tote sorte de bite,
On par de tot, du le po groche à plie petite.
Vu pas recoumeinet tota la création :
A mon adzo, on sè met pas dein le couson,...
Sein tant tsâossemâlli, Noé tré sa cazaqua
Et sé met à châ, châ, po fère sa baraquâ :
Va comandâ lè lan et lè latte dái tâi
Pé vê monsû Belet et monsû Heer-Dâtâi,
Lè ellio vê Francillon, lo goudron à Lozena
Iô l'è que fant lo gaz, pè Malley, à l'Uzena.
On bête lo boquet et, po la Saint-Médâ,
Noé l'avái reçu lo permis d'habita.
L'êtai lo fin momenit, lè bite l'arrêvavant,
La rolhie l'étai quie et tote sé tsampâvânt
Po allâ sè catxi. L'avant lié lè papâi,
Câ Noé l'avái fê on avis que dessai :
« Avis aux animaux de très toute la terre.
(Vo sède, dein ellî teimps, lè bite savant lière)
Vous tous, de l'éléphant au petit mousseillon,
Vous pouvez envoyer une délégation
De deux bêtes par sorte à Noé, patriarche,
Qui les reçoit pour rien, pendant un an dans l'arche.
Le délugé s'amène, il faut vous dépecher.
Ainsi l'annoncé le boiteux messager. »
L'è po cein qu'êtant quie, lo macâlio, la fémalla,
Bré à bré : lo taureau et la vatsé motâila ;

ABONNEMENT : *Suisse, un an Fr. 6.— six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus*

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La tchivra, lo bocan ; la faïe et lo bérout ;
La polhie et l'étalon ; la tsatfa, lo matou ;
La tsimma et son tsin ; lo verrat et la troufe ;
Sein aobliâ mimameint lè bite lè pe erouïe,
Lè tigre, lè lion, lè panthère, lè lão,
Lè pudze, lè morpion, lè parianne, lè piâo...
Faillai vére elliao coo. Ein fasant dão tapâdzo !
Noé lâo desai bin : « Fêde pas lè sauavadzo ! »
Mâ n'accutavant pas. — Doubta tê, te cheint mau ! »
Que desai obo can la fenna dão chameau,
Ein sè tegneint lo ná. La tchivra rispotâve :
« Quais' tê, gros eimbougnî ! » Lo sindzo reluquâve
La dzerafe et desai : — Tê monte pas lo cou,
Clime tê, ào t'i su de payi lè z'impout
Su l'anticipation, quemet diant pè Lozena. »
Et la vatsé desai à la pudze : « Vermenu !
A-to pas prâo tsampâ ? — 16 mè faut-te allâ ?
Que stasse repondâi. Ie vê m'adodola
Su la mère Noé. Tant pis se la gatolio !
— Po la fêre bramâ : « Ié la pudze à l'orohlie ! »
Po repreind lo bêrou. Tandi que lo caion
Desai à l'éléphant : « Ie frême mon bourioun
Que te t'i mau veri. Vouâite iô lè ta quava
Ah ! mâ cein lè courieu. Crâio que t'ein a duve. —
— Ma quava lè derrâi, bâogro de bornicaine !
Bite à sâoccese ài tchou ! » repondâi l'éléphant.
Lo pù fasai : « Lè dzein diant que su polygame,
Et i'qu'onna dzemelhie. Pè ce on manque de dame ! »
Lo bouriousqâ desai : « I. A. Dis-vâi, tsevau,
T'einvôyo un coup de pi à ire à l'êpetau
Se te ne botse pas de reluquâ ma fenna,
Cein lè onna vergogne et t'a dza 'na climène. —
L'étalon repondâi : « Sâ-to pas, gringalet,
Que tua fenna et mè on dâi fêre on muliet ? »
... — Oro, vo z'ai ti prâo dèvezâ po on iâdzo.
Vo lâi ite très ti, fâ Noé. Bon voyâdzo.
Mein vê tsampâ lo lan ! Mâ... qu'è-te arrevâ ?
Mon artse l'ire justa et fête bin adrâ.
On pao pas la recliure et la porta ie bore !
Que diâblio lâi a-te ?... On a bi la sacâore,
Sé elliou pas a tsavon - Faut que lâi sâi entâra
On animau que n'a pas étâ convoquâ...
Ah ! vâo cein que l'è ! Cein mè fot ein colére !
Vouâiti-mè vâi elliao cor : Sant doû vê solitaire !
Quand on è solitair' on dâi pas itre dôu.
Foudrai pas tot parâi mè prendre po on foul. »
Faliu ion dâi dôu. La porta fut tsampâve.
La pariamma lâi fut à mâtî ecâliaffaie,
L'è piliatta du adan... Sti coup tot étai prét.
Lo déludzo vegnâi, Noé tré son subyet,
Subye et brâme bin fè : — « On peut se mettre en
[marche !

Animaux, gard' à vous... Fixe... Et, en avant, arché !

Marc à Louis.

ENCORE LES COUSINS DE LA VILLE

PAR exemple! exclama M. Bernard, après avoir parcouru quelques lignes du *Conteur vaudois*. Je me demande qui est si bien au courant de nos affaires?

— Comment cela ? questionna sa femme, intriguée.

— Vraiment, c'est un peu fort ! Ecoutez donc le récit complet de notre dernière visite à nos cousins Badoux.

M. Bernard lit à haute voix. Il est souvent interrompu par les exclamations de surprise. Puis tous parlent à la fois.

— Je me demande, dit Mme Bernard, qui a pu renseigner si bien ce J.-L. Duplan, l'auteur de cet article.

— Cette pauvre Cécile ! soupire la grand'maman. Je savais bien que nous étions arrivés trop tôt. A la campagne, on se repose, le dimanche après-midi. Nous aurions dû y penser.

— C'est embêtant, cette histoire, dit Maurice, le collégien. A présent, on n'osera plus retourner chez l'oncle Eugène. Moi qui voulais leur aider à cueillir les cerises... et me régaler par la même occasion !

— Moi, j'ai une idée, s'écrie Simone, une idée merveilleuse.

— Toi ? tu as une idée ? taquine Maurice. Je me demande ce qu'elle vaut !

— Tu es méchant ! dit Simone, prête à pleurer. Je ne dirai rien devant toi, voilà !

L'idée de Simone était excellente, en effet. Papa, maman, grand'maman, Maurice lui-même, qu'il fallut mettre dans la confidence, jugèrent qu'il fallait sans tarder la mettre à exécution.

Le dimanche suivant, Mme Badoux prend de nouveau quelques minutes d'un repos bien gagné. La veille, elle a préparé une grande tarte à la rhubarbe : si les cousins de la ville arrivent à l'improviste, il vaut mieux ne pas être prise au dépourvu, c'est trop ennuyeux.

Plongée dans une douce somnolence, elle oublie les pois qu'il faudra arroser et les poussins prêts à éclore.

A présent, elle dort tout à fait, sans plus entendre le ronflement sonore de son mari, dans la pièce voisine.

Elle n'entend pas non plus les chuchotements de sa petite Juliette et d'Ida, la domestique qui sont parties toutes deux après dîner et qui reprenaient à l'angle du jardin.

— Dépêchons-nous ! dit Juliette, dans un murmure.

— Oui, répond Ida sur le même ton. Mme Bernard m'a dit hier, quand je lui ai porté les œufs, qu'ils arriveraient à 3 h. et qu'ils laisseraient l'auto au village, pour ne pas faire de bruit. Mais où est Gottfried ? Il m'a promis de nous aider à placer la table dans le verger. Ah ! le voici. Doucement, Gottfried ! c'est une surprise, vous savez !

Gottfried fait signe qu'il a compris. A pas de loup, et avec des grands gestes de conspiration, il transporte les chevalets sous le grand cerisier sur lequel rougissent les premières cerises.

— Ce sera amusant, chuchotte Juliette, de manger dans des assiettes de carton !

— Et puis, ajoute Ida, il n'y aura pas besoin de les laver ensuite. Je vais vite cueillir la salade au jardin et la laver. Il faut que Mme Bernard soit contente. Elle m'a promis un coupon de mousseline rose si la surprise réussit. Toi, Juliette prépare les cuillers, les fourchettes et les couverts.

D'autres voix étouffées se font entendre derrière la haie de groseilliers. Les cousins de la ville surgissent l'un après l'autre. M. Bernard et Maurice portent chacun un sac de touriste bondé et plient sous le poids. Mme Bernard a un grand carton à la main, et Simone porte un paquet volumineux, mais léger.

Ils se dirigent sans bruit vers la table placée sous le cerisier et déposent leurs fardeaux avec précaution.

— On dort toujours, par ici ? chuchote M. Bernard, en désignant les volets fermés de la maison.

— Oui, dit Ida. Nous avons encore le temps de tout terminer.

— Allons ! dit Mme Bernard. Vite le couvert ! Défaîtes les paquets, ouvrez les sacs. Tous à l'œuvre !

Chacun travaille en silence. Les assiettes de carton s'alignent sur la table, couverte de nappes de papier. Simone et Juliette placent les tasses de faïence à fleurs bleues qu'Ida a apportées de la cuisine : le carton ne supportera pas le café au lait bouillant que Mme Bernard prépare sur le réchaud à alcool.

Une galette monumentale trône au milieu de la table entre deux plats chargés de petits gâteaux préparés par la grand'maman. La salade est prête à être assaisonnée et chacun dépouillerà de leur coquille les œufs cuits et décorés de dessins fantaisistes et de devises où l'imagination de Maurice s'est donnée libre cours.

— Il manque des fleurs sur notre table, dit Simone. Viens, Juliette. Allons cueillir des pervenches, j'en ai vu en venant, dans le petit bois.

Les fillettes s'éloignent en courant et reviennent avec une moisson de tiges aux feuilles luisantes et aux corolles bleues que Mme Bernard dispose en festons autour des assiettes.

Un ronflement de moteur se fait entendre. C'est M. Bernard qui revient du village avec l'auto et la grand'maman, toute rayonnante.

— A la bonne heure ! s'écrie-t-elle. C'est une jolie surprise. Cécile va ouvrir de grands yeux en voyant tous ces préparatifs.

Au même instant, les volets s'ouvrent et les figures du cousin Eugène et de sa femme apparaissent, tout effarés.

A la vue du couvert mis sous le grand cerisier, tous deux ont une exclamnation de surprise :

— Mais... qu'est-ce que c'est que ça ? dit le cousin Eugène, pendant que sa femme se hâte de sortir pour saluer les cousins et s'assurer de la réalité de tous ces préparatifs.

— C'est une surprise ! crirent les trois enfants à la fois.

— Une surprise ? mais ce n'est pourtant pas l'abbaye, ni le centenaire de la Suisse ou de Pestalozzi !

Cousine Cécile est devenue très rouge, et un pli barre son front. Son sourire a disparu.

— Je suis sûre, dit-elle, que tout ça, c'est à cause de cette histoire dans le « Conte ». Vous avez cru que c'était nous qui avions tout ça raconté, qu'on s'était plaints, qu'on vous avait mis par la langue des gens. Pourtant, ce n'est pas vrai, je vous assure. Je ne peux pas comprendre qui a pu répéter tout ce que j'ai fait et même pensé ce jour-là. Il y a de la magie là-dessous, pour sûr !

Le cousin Eugène s'est assombri, lui aussi. Sa large figure réjouie se congestionne, tandis qu'il ajoute :

— Oui, cousins, vous savez, votre surprise nous fait plutôt chagrin. Vous apportez là tout un treton, même des nappes et des assiettes, comme si on regrettait de sortir les nôtres pour vous recevoir. Charrette ! manger dans du carton pour ne pas se donner la peine de relaver les plats ! On a assez d'eau et de bois pour la chauffer et l'Ida ne boude pas à l'ouvrage, ni la Juliette non plus. Voyons ! pour une espèce de redzipet qui s'est mêlé de guigner ce qui se passait par là ce certain dimanche et de le redire à ces messieurs du « Conte », fallait-y pas apporter votre « tout le jour » dans votre auto !

Maurice baisse la tête, tout décontenté et reste à court d'arguments, ce qui n'est guère dans ses habitudes. Simone est prête à pleurer et tortille nerveusement son petit mouchoir.

C'est la grand'maman qui sauve la situation avec son bon sens habituel.

— Voyons ! voyons ! s'écrie-t-elle. Qu'est-ce que ces manières ? Vous vous fâchez quand on cherche à vous faire plaisir ?

C'est vrai que l'histoire du « Conte » nous a fait réfléchir et comprendre que nous étions égoïstes de vous prendre ainsi votre dimanche après-midi.

Alors, vous comprenez, on ne peut pas vous inviter à venir vous enfermer chez nous, entre quatre murs, quand il y a ici une salle à manger qui vaut cent fois toutes celles de la ville. Le bon air, le soleil du bon Dieu, le ciel comme plafond, les fruits qu'on cueille tout frais comme dessert, la salade qu'on va prendre au jardin et laver sous le goulot de la fontaine, l'omelette faite avec les œufs qu'on va chercher au poulailler...

Voyons ! cousins ! n'avons-nous pas eu une bonne idée en vous invitant à notre pique-nique ici, dans ce beau verger ?

— Oui. Mais si on avait su, d'avance... répond Mme Badoux, déjà rassérénée.

— Si vous aviez su d'avance, interrompt la grand'maman, vous vous seriez mise en quatre, vous auriez sorti vos belles assiettes, vos nappes de fil, des serviettes. Il faut apprendre à simplifier, et après tout, si le cousin Eugène ne veut pas manger dans du carton et s'essuyer les doigts avec du papier, Ida ira lui chercher son assiette et son tablier à la cuisine, voilà tout !

— Pardine ! dit le cousin en riant de bon cœur, ce n'est pas moi qui veux faire le difficile. Et puisque c'est comme ça et que ça arrange tout le monde, mettons-nous à table comme des seigneurs à qui les cailles tombent toutes rôties dans la bouche. On fera les millionnaires pour une

fois, qu'en dis-tu, Cécile ?

— Bravo ! s'écrie Maurice qui a retrouvé ses esprits. A table ! J'ai une faim de loup.

— Moi aussi ! crirent les deux fillettes.

Bientôt, chacun fait honneur au repas champêtre, et le soleil met de jolies taches claires sur les feuilles luisantes des pervenches et de la gaïté dans tous coeurs.

Suzette à Djan-Samüet.

Pour finir. — Tu viens voir papa ?

— Oui, cher enfant.

— Tu es coiffé, dis ?

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— C'est que papa vient de dire à la bonne quand elle t'a annoncé : « Allons bon, il va encore me raser,

CHOSES DE LA-HAUT

 A-HAUT, perché sur la montagne dans un site riant et paisible dominant la plaine du Rhône, le joli village de Cétable ses maisons blanches et ses chalets parmi les gazons verts qu'entoure une ceinture de forêts de sapins.

Avant la guerre, les heureux bourgeois de cette commune privilégiée touchaient des répartitions en nature ou en espèces ; les services d'assistance étaient moins chargés qu'aujourd'hui ; les séances de la municipalité se terminaient souvent par des « soirées-saucisses » et l'approbation de comptes de paroisse donnait lieu à des réjouissances auxquelles prenaient part les édiles du lieu et leurs collègues du village voisin. Bref, tout allait pour le mieux dans ce fromage de Hollande avant le régime des cartes et des rations. Les candidats municipaux ne manquaient pas, tant dévouement était alors vertu facile. Mais, commisaient les Latins : *tempora mutantur !* La guerre changea la face du monde, compliqua la besogne des administrations, amena de nouvelles charges et donna le coup de grâce aux répartitions.

Les édiles actuels n'ont pas la vie aussi facile que leurs prédecesseurs ainsi que semble le démontrer, du reste, la récente histoire suivante :

La tante Marie, petite vieille ratatinée et simple d'esprit, qui vivait seule dans son taudis, devait être conduite à l'asile de G., par les soins de l'autorité communale, afin d'y être hospitalisée. L'expédition, sans présenter les difficultés d'un raid polaire, n'en fut pas moins délicate et mouvementée. En effet, la pauvre créature, attachée à son home, se refusa à en être délogée. Il fallut user de ruse pour l'emmenager. Le syndic mit en œuvre ses meilleures qualités parlementaires pour la décider à faire toilette et à monter en auto. Quand elle se fut persuadée qu'il ne s'agissait qu'd'une promenade, la tante Marie, cédant enfin aux instances, finit par prendre place entre le syndic et l'huisquier, tandis que le conducteur, également membre de la municipalité, démarrait en riant sous cape. Le temps était beau et la perspective d'une course agréable illuminait les visages des occupants de l'automobile. Le trio officiel se félicitait du résultat de son stratagème.

Tout alla bien jusqu'à destination. Aux questions indiscrettes, ces messieurs répondirent par des faux-fuyants. La tante Marie était satisfaite de la course, mais elle insistait pour le retour. Aussi, lorsque le débarquement eut lieu dans la cour de l'asile, fallut-il des prodiges de diplomatie pour la faire entrer ; la délégation fut contrainte de l'accompagner et l'on nous assure même que ces citoyens dévoués, faisant bonne mine à mauvais jeu, tinrent compagnie à table à leur protégée et mangèrent avec elle une soupe blanche... sans sel !

Enfin, ayant réussi à se retirer sans éveiller l'attention de la dame, nos trois compagnons s'en retournèrent, satisfaits de leur mission. Ils mirent plus de temps au retour qu'à l'aller et chose inouïe, ils apprirent en rentrant l'arrivée de la tante Marie qui s'était échappée de l'asile et que le train direct avait ramenée à domicil avant eux !

Ils en furent tellement affectés qu'ils attendirent le coup de minuit pour réintégrer leurs foyers respectifs.

On raconte à ce propos-là que l'un des héros